

ANDRÉ GIDE AU CHÂTEAU AURÉLIEN, par Benoît JARRY

Marie-Lucie Valais, veuve de Marc-Georges Lepel-Cointet, fut la deuxième propriétaire du château Aurélien. Elle en prit possession en novembre 1891. La construction de l'édifice était terminée depuis deux ans et avait échappé à son commanditaire anglais endetté, James Hiscutt Crossman.

Elle mena sur place une vie de rêve. De nombreuses œuvres d'art de l'immense collection de la famille de son défunt mari ornaient les salons de la demeure. Elle attachait une grande importance à l'aménagement intérieur du château mais aussi au développement et à l'entretien des extérieurs. Elle fit notamment paver les allées et planter de nombreuses espèces végétales, aux abords de la nouvelle construction.

Marie-Lucie Valais profita à Fréjus d'une vie très mondaine. Elle reçut le "Tout-Paris de la Côte d'Azur"¹, dont André Gide en 1896. On retrouve la trace de ce passage dans une correspondance entre Eugène Rouart et André Gide en date du 27 avril 1896². L'écrivain et son épouse Madeleine, s'y sont arrêtés lors de leur long voyage de noces qui dura plusieurs mois. Au château Aurélien se trouvait également le peintre Henri Rouart et des amies de Mme Valais et d'André Gide, mesdames Salvador et Brandon. Le fils du peintre, Eugène Rouart, fit un passage sur place et décrivit l'endroit ainsi : « [Le] château Aurélien, véritable palais de marbre situé sur un sommet d'où l'on a des vues enchanteresses, et où l'on est entouré de [pins] maritimes de la plus rare beauté. C'est une habitation vraiment remarquable »³. Il décrivit « l'avenue de roses » qui montait au château au milieu des avoines et écrivit « Je n'ai encore rien vu qui m'ait donné le désir d'y vivre comme cette maison ». Henri Rouart, son père, qualifia l'endroit de « Saint-Cloud méditerranéen »⁴.

Ces correspondances constituaient jusqu'à il y a peu, les seuls témoignages de ce moment de vie du château Aurélien à la fin du XIX^e siècle⁵.

Pourtant, cinquante ans plus tard, en février 1945, André Gide lui-même évoqua ces moments passés au château Aurélien, dans une chronique publiée à la une du journal *le Figaro*. Intitulé « Justice ou charité », l'écrivain relatait dans son article, une discussion avec la fille de M^{me} Salvador, M^{me} Brandon, écrivain, haute personnalité du judaïsme :

« Je venais de me marier (en octobre 1895, ndla) et, au cours d'un voyage de noces, je m'arrêtai deux jours, aux environs de Saint-Raphaël, dans la grande villa de M^{me} Lepel-Cointet. M^{me} Salvador l'occupait alors et nous avait invités à l'y rejoindre. J'étais heureux de présenter ma femme à cette ancienne amie de ma mère.

En ce temps, l'affaire Dreyfus divisait la France et précipitait dans un même camp la presque totalité des juifs et grand nombre de protestants (de catholiques aussi, il va sans dire).[...] Je me souviens de cette courte promenade que nous fîmes, à la tombée du jour, M^{me} Brandon et moi, sur ces hauteurs rocheuses qui dominent Saint-Raphaël. Nous parlions nécessairement de l'Affaire, car on y revenait toujours. Le soleil emplissait le ciel

1 *Le Figaro*, 1^{er} novembre 1903, p3. Consultable sur Gallica BnF.

2 GIDE André & ROUART Eugène, *Correspondance 1 : 1893-1901*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2006. Lettre N°180 à André et Madeleine Gide. Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pul/44503>.

3 *Ibid.*

4 *Ibid.* Lettre N°181 d'André Rouart à André Gide.

5 Découverte post-parution du livre *L'histoire de la villa Aurélienne de Fréjus*, de Benoît Jarry et Florence Viard, Éditions Campanile, juin 2023.

d'une mourante gloire. Soudain, M^{me} Brandon s'arrêta net et, posant sa main sèche sur mon avant-bras :

– Non André, me dit-elle d'une voix sibylline, pas la charité : la justice⁶. »

L'affaire Dreyfus, écrite avec un A majuscule par André Gide, avait commencé deux ans auparavant. Elle occupait alors toutes les conversations.

Outre l'intérêt concernant la nature multiconfessionnelle des invités reçus par M^{me} Valais au château Aurélien, cette chronique d'André Gide présente une indication sur cette période de la Belle Époque. Mais elle témoigne surtout du fait que, cinquante ans plus tard, André Gide se souvenait de cette promenade dans le parc Aurélien. L'écrivain n'avait pas oublié ce moment avec M^{me} Brandon-Salvador.

Cette dernière, Élisabeth Ashton Noémie Marguerite Salvador, dite Marguerite Brandon-Salvador, était une femme de lettres, philanthrope et militante pour l'égalité des sexes dans l'organisation du culte. Autrice de nombreux articles dans l'*Univers Israélite* et de plusieurs ouvrages traitant de l'histoire du judaïsme, Marguerite Brandon-Salvador fut la première femme en France à être vice-présidente d'une synagogue. Elle fut l'une des fondatrices en 1907 de l'Union libérale israélite de France. Ses positions étaient écoutées et respectées.

Elle a partagé ses engagements avec sa sœur Gabrielle Alphen-Salvador, fondatrice d'une école privée d'infirmière et d'un centre de santé homéopathique à Paris. Les deux sœurs vivaient avec leur mère au château de la Commanderie, à Ballan, en Indre-et-Loire, un lieu qui fut une résidence des chevaliers de Malte. Ces femmes, veuves toutes les trois, s'occupaient de leur grand domaine. Elles avaient installé sur place une maison de santé spécialement consacrée aux ouvriers agricoles. Madame Brandon reçut à ce titre en 1920, la médaille de la Reconnaissance Française⁷. Mesdames Salvador, Brandon et Alphen étaient pètries de justice, de convictions féministes et elles étaient d'ardentes défenseuses du judaïsme. André Gide était issu d'une famille de confession protestante. Mais chez M^{me} Lepel-Cointet, rien n'empêcha cette femme engagée et l'écrivain d'engager une discussion politique et théologique, dans un endroit se prêtant à cet exercice.

Les jardins où André Gide et Madame Brandon-Salvador se promenèrent au soleil couchant et parlèrent de l'Affaire, étaient alors entretenus par le jardinier de Marie-Lucie Valais, le « sieur » Maurice Rami. Le jardin bouquetier quant à lui, avait pris forme sous le travail d'un horticulteur très doué, basé à Saint-Raphaël : Victorice Valet. Il louait l'endroit à la propriétaire et avait façonné un immense et superbe jardin entièrement dédié à la culture des fleurs.

Il n'est pas interdit de penser qu'il a également été le lieu de nombreuses conversations tenues par des gens de lettres, reçus par Marie-Lucie Valais et peut-être celle d'André Gide et Marguerite Brandon. À l'image de ce que l'ancien maire de Fréjus François Léotard m'expliquait : « Il faut conserver [la villa] comme un lieu de rencontres intellectuelles car l'endroit se prête à ça. Les gens qui réfléchissent s'y retrouvent volontiers. On peut y marcher dans le parc magnifique comme chez les Grecs jadis : il faut marcher pour réfléchir. C'est ça l'idée. Il n'y en a pas beaucoup des endroits comme celui-ci⁸ ».

6 *Le Figaro*, « Justice ou charité », par André Gide, 25 février 1945, p1. Gallica Bnf

7 *L'Univers Israélite*, 11 juin 1920, p10. Gallica BnF.

8 Entretien avec François Léotard, le 19 mars 2022 à la villa Aurélienne, dans le cadre de sa conférence pour le vingtième anniversaire de la SHFR.